

**Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques**

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

# JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 15 AOUT, 1878.

No. 3.

## AIMER ET ÊTRE AIMÉ.

C'a été, en effet, une épreuve que je n'eusse pas cru autrefois pouvoir supporter. Je veux parler de ce que nous avons éprouvé aujourd'hui. Entendre des étrangers plaisanter sur les reliques sacrées de notre famille, voir des mains grossières emporter ce qui pour nous est associé avec nos sentiments les plus tendres. Oh ! ce spectacle m'a étrangement agitée. Une seule pensée a pu me donner la force de le subir.

—Vous voulez dire le dernier désir de notre bon père ?

—Oui, Marie, l'idée de quitter le monde sans qu'une tache souillât son nom. Vous savez combien noble et juste était sa résolution à ce sujet ; il considérait une dette non payée comme une souillure morale.

—Je lui ai fait la promesse solennelle, ma mère, que tout serait payé jusqu'au dernier liard.

—Mais James, mon cher enfant ! comment saviez-vous que cela pouvait se faire ?

—Eh bien, ma mère, j'engageai ma force, ma vie dans ce seul but, et je voulais de plus aider ma mère et mes sœurs, et mon bras se desséchera avant que cet engagement soit rompu. Votre générosité, en sacrifiant tout ce qui avait tant de valeur pour vous, comme propriété de vos ancêtres, m'a relevé d'une partie de cette promesse ; et je n'ai plus rien à faire maintenant qu'à travailler pour vous soutenir.

—Que Dieu vous vienne en aide, James, et puissiez-vous être dignement récompensé de votre fidélité passée à votre cher père. Sa dernière prière sera, j'en suis sûr, un riche héritage pour vous. Mais je ne puis me faire à l'idée de vous laisser dépenser votre énergie pour nous seules ; il vous sera bien pénible déjà, mon cher enfant, de faire votre chemin sans ressources, sans amis.

James se leva sans répondre à ce que sa mère venait de dire et marcha dans la chambre visiblement en proie à une vive agitation. Ses sœurs chéries le regardèrent un moment avec des yeux tout humides de larmes qui disaient assez leur ardente sympathie.

“ Frère ! cher frère ! ” et chacune d'elles se suspendit à son bras, regardant son visage inquiet avec l'expression du plus vif amour. “ Ne faites pas cela cher frère, ne faites pas cela, James ; ” et Marie essayait doucement les larmes qui s'échappaient de sa paupière. “ Nous sommes plus capables de gagner notre vie que vous ne pensez ; nous avons déjà songé à ce que nous pourrions faire. ”

—Mes chères sœurs, si vous voulez ne pas me causer de peine, vous cesserez immédiatement de parler ainsi.

Et les conduisant aux sièges qu'elles avaient laissés, il se plaça à côté de celle dont les paroles d'amitié avaient toujours résonné comme une douce musique à son oreille, et prenant doucement la main avec laquelle elle cachait ses violentes émotions :

“ Ma mère, je n'ai qu'une seule prière à vous faire. Si vous attachez quelque intérêt à ma tranquillité d'âme, si vous avez quelque égard pour mes sentiments de fils et de frère, vous ne parlerez plus jamais ainsi, ni ne permettrez à mes sœurs de parler ainsi, jamais jusqu'à ce qu'il soit bien prouvé que mes efforts sont sans espoir. Laissez-moi remplir ce qui eût été le désir de mon père ; laissez-moi au moins essayer d'abord. ”

On frappa en ce moment à la porte de la rue et James se leva aussitôt. C'était un seul coup bien connu, celui d'un ami vrai, bien qu'il fût d'une humble condition.

Il y eut un cordial serrement de mains, mais ni l'un ni l'autre ne parla. Le visiteur suivit James en silence à travers la cour jusqu'à la chambre où la petite famille était assise.

“ Oh ! M. Upjohn ! ” Et Mme Edwards se leva précipitamment et le reçut avec expansion.

Ce n'était pas en vérité un représentant du monde élégant et joyeux, c'était un homme simple dans sa démarche et son costume ; mais eût-il été revêtu d'ornements princiers, eût-il appartenu à un rang très-élevé, il n'eût pas été reçu avec plus de considération. On se hâta d'avancer une chaise pour lui dans le petit cercle près du feu ; mais ce ne fut qu'après avoir été vivement pressé par chacun des membres de la petite famille qu'il consentit à prendre la place qu'on lui offrait.

C'était une de ces belles natures que nous rencontrons quelquefois, et

qui, sous une grossière enveloppe, cachent un cœur chaud et généreux. Il avait toujours un bras prêt à secourir son voisin dans une heure d'épreuve. Ils avaient été de bien des manières aidés momentanément par lui pendant cette phase de maladie qu'ils venaient de traverser ; et lorsque la fin de cette scène douloureuse approcha, il avait tout fait pour relever leurs cœurs abattus et leur éviter des soins et des formalités désagréables. Il semblait être doué du talent de discerner juste où il pouvait être le plus utile. Ainsi s'était-il attaché aux cœurs de cette famille par des liens indissolubles, parce qu'ils rappelaient le souvenir de celui pour lequel ces preuves d'amitié avaient été données.

Le visiteur n'avait pas encore parlé. Il semblait sentir qu'il était sur un terrain sacré ; qu'il était lié dans leur esprit avec tout ce que les scènes des jours passés avaient eu de tendre et de déchirant.

“ Soyez le bienvenu, monsieur Upjohn ; nous nous sentons assez tristes ce soir, après ce qui s'est passé aujourd'hui, et nous parlions de notre plan pour l'avenir. ”

Il se tourna vers Mme Edwards pendant qu'elle lui adressait la parole, et il lui répondit d'une voix tremblante :

“ C'est pénible, madame, bien pénible. Mon cœur souffre de voir ce grand changement ; mais pour vous, madame, qui avez toujours eu toutes vos aises, cela doit être bien dur, en vérité. Cette pensée me fait frémir. ”

—C'est Dieu qui dispense de nous, vous le savez monsieur Upjohn ; il faut donc nous soumettre patiemment à ses volontés. ”

Il n'y eut pas de réponse à cette remarque, à moins qu'on ne prit pour telle une légère toux, un changement de position, un mouvement qu'il fit faire à sa perruque, qui déjà semblait avoir été disposée avec un soin plus qu'ordinaire. M. Upjohn ne pouvait pas, quelque fût son bon cœur, donner à cette résignation son entier assentiment ; mais il ne voulait rien objecter.

“ Je suis très-contente que vous soyez venu ce soir, car je n'ai personne pour me conseiller, et nous hésitons beaucoup parce que nous ne savons pas à quelle résolution nous arrêter. Peut-être, mon fils, avez-vous

parlé à M. Upjohn de quelques-uns de vos plans ?

—Certainement, ma mère ; mais M. Upjohn pense que vous ne pourrez vous plaire à la campagne.

—Permettez, madame ; ma première pensée, lorsque M. James me parla de cette affaire, en me confiant quelques-unes de ses inquiétudes et le résultat inattendu de vos efforts, ma première pensée fut que vous, madame, et les deux jeunes demoiselles, ne pourriez vous faire à la vie de campagne. La campagne est sans doute plus agréable que cette grande Babel de briques et de mortier, et les campagnards ne sont pas maladroits à ce qu'ils font, mais il faut savoir les prendre, et voyant que vous-même et ces jeunes demoiselles n'aviez jamais été accoutumées à ces dures épreuves de la vie, je pensais que peut-être cela ne pourrait vous plaire.

—Mais, monsieur Upjohn, la question n'est pas de savoir où et comment il nous plaira de vivre ; nous sommes pauvres maintenant, monsieur, très-pauvres et tout ce que nous cherchons est un abri et...

James regarda sa mère avec une expression de profonde tristesse.

—Je ne voudrais pas blesser vos sentiments, mon cher enfant, et ne dirai pas ce que j'avais intention de dire. Mais pauvreté, James, n'est pas honte, puisque, pour rester honnêtes, nous nous sommes réduits nous-mêmes à endurer ses tortures.

—Ce n'est pas cela, ma mère ; je m'inquiète peu de la pauvreté et la honte qui s'y attache ne m'atteint pas. Mais je souffre en vous entendant parler des tortures de la pauvreté. Vous ne les ressentirez ni vous, ma mère, ni mes sœurs. Laissez-moi seulement vous trouver une habitation dans un endroit retiré ; je sais que je puis faire plus que vous ne pensez. Après tout, je puis travailler comme journalier. Contentez seulement le désir que j'ai de prendre sur moi le soin de vous soutenir. Vous ne connaissez pas le besoin, vous n'aurez pas à le craindre, vous ne devez pas en parler.

L'énergie avec laquelle il parla rendit muette la petite compagnie. Sa mère et ses sœurs le contemplèrent avec un intérêt immense, mais chacune avec des sentiments différents : ces dernières, avec une expression de profonde admiration qui rayonnait dans leurs yeux étincelants ; la première, avec toute la douceur d'un amour de mère et la joie de voir se montrer chez son enfant de si nobles sentiments, mêlée à cette pensée douloureuse qu'il ne connaissait encore que bien peu les rudes réalités d'une vie d'efforts et de lutte. Ne voulant pas cependant abattre son ardeur

filiale, elle changea immédiatement le cours de ses observations.

—Connaissez-vous quelque endroit, monsieur Upjohn, assez rapproché de la ville, quelque village retiré où nous puissions habiter ?

—Je sais un endroit, madame, qui me paraît le mieux convenir à votre position. Je ne parle pas des habitants ; ce sont d'assez bonnes gens, qui, j'en suis sûr, vous traiteront avec beaucoup de douceur. Les gens de la campagne sont bons pour les étrangers ; mais, je dois le dire, pas pour ceux qui veulent lever trop haut la tête. Je pensais qu'il vous plairait à vous, madame, et aux jeunes demoiselles, à cause du saint ministre qu'ils ont parmi eux. Il y en a beaucoup dans cette catégorie-là (pardonnez-moi, madame) qui ne sont pas meilleurs qu'il ne faut. Mais M. Wharton est un prince parmi eux ; c'est un vrai chrétien, un vrai gentleman des pieds à la tête ; et sa dame est encore, si cela se peut, un peu meilleure que lui. C'est un trésor de femme que Mme Wharton. Ce n'est pas, vous savez, une de ces personnes communes qu'on voit tous les jours ; ils paraissent savoir comment le monde est fait, car ils ont vu beaucoup, et bien qu'ils ne courbent jamais la tête devant les plus orgueilleux du pays, car ils ont été élevés dans la haute société, cependant le pauvre est toujours le bienvenu à leur foyer. Que Dieu les protège ! c'est un noble couple !

—Est-ce loin de la ville ? demandèrent ensemble Mme Edwards et ses filles, car cette question les intéressait toutes trois également.

—Pas très-loin, madame, à une journée de distance, pas plus de trente milles.

La mère et les sœurs jetèrent un regard d'inquiétude sur James, qui écoutait aussi M. Upjohn avec beaucoup d'intérêt. Ce dernier écrivit immédiatement tous les renseignements qui leur étaient nécessaires pour se rendre à cet endroit ; puis, après avoir demandé en quoi il pourrait leur être utile désormais et avoir reçu malgré lui les remerciements dont leur cœur débordait pour tout ce qu'il avait déjà fait, leur bon et généreux visiteur exigea d'eux l'assurance qu'ils auraient recours à lui au besoin, et leur souhaita une bonne nuit. James l'accompagna jusqu'à la porte.

—Vous n'oublierez pas de venir me voir lorsque vous viendrez en ville, monsieur James, et de me faire savoir comment vous allez tous. Je suis bien tourmenté pour votre excellente mère et ces chères demoiselles.

Et le brave homme laissa aller la main que James lui avait donnée et il s'éloigna en essuyant une larme.

## III

C'était par une sombre et froide journée de novembre ; les nuages couraient rapidement sur un ciel gris et de fortes rafales de vent soufflant par intervalle du nord-est, courbaient les hauts peupliers et dispersaient les plus faibles branches du chêne vigoureux ; au loin cependant les forêts faisaient entendre un sourd mugissement, comme si les esprits du mal avaient été occupés à détruire leurs retraites ténébreuses.

Un jeune voyageur, vêtu d'un costume assez léger, plus convenable pour les rues d'une ville que pour affronter un tel orage en pleine campagne, venait de sortir d'un bois que traversait la grande route ; devant lui s'ouvrait un petit village de peu d'étendue mais d'un aspect assez agréable. Le clocher d'une église de campagne bien bâtie lui apparut d'abord, dessinant sa forme blanche au-dessus des trembles et des saules qui cachaient gracieusement la plus grande partie de l'édifice ; de chaque côté de sa rue, à de très-petites distances les unes des autres, se montraient des habitations agréables qui, par leur extérieur élégant, laissaient loin derrière elles les maisons ordinaires de la campagne.

Le jour baissait, et ce ne fut pas sans quelque satisfaction que le jeune homme se trouva près du terme de son voyage ; il était à cheval, et comme de larges gouttes de pluie commençaient à accompagner les rafales de vent, il éperonna sa bête, et interrogea du regard chaque demeure pour découvrir l'enseigne d'une auberge qui, d'après son calcul, ne devait pas être bien loin.

Sur un grand orme, dont les branches géantes couvraient de leur ombre la grande route et se tordaient en craquant sous le souffle du vent, il distingua bientôt cet heureux signe qui lui annonçait un abri. Après avoir confié son cheval au garçon d'écurie et s'être lui-même chauffé et remis au feu pétillant de l'auberge, il s'avança dans l'intérieur.

—Monsieur, demanda-t-il à l'aubergiste alors très-occupé à satisfaire quelques pratiques, pourriez-vous m'indiquer la résidence du ministre de l'endroit, le Rév. M. Wharton ?

—C'est la première porte, monsieur ; et l'aubergiste étendit le doigt vers la fenêtre du fond : là ! C'est ce bâtiment en pierre que vous voyez tout près d'ici.

Le jeune homme le remercia, se dirigea aussitôt vers la fenêtre et examina la demeure. Il n'eût pas eu besoin de faire cette demande s'il n'avait été si occupé à son entrée dans le village à chercher l'enseigne d'une auberge. Le bâtiment avait au

premier aspect, dans toutes ses parties, un tel caractère de sainteté, qu'on l'eût tout d'abord reconnu pour un presbytère.

C'était un bâtiment en pierre, comme l'aubergiste avait dit, mais couvert d'un ciment gris qui lui donnait une apparence d'ancienneté; la charpente prouvait bien, par la solidité de sa construction, que toutes les précautions avaient été prises pour le protéger contre l'injure du temps. Il avait deux étages, et d'un côté une aile destinée à la cuisine. Assez éloignée de la route pour ne rien craindre de la poussière, la maison était en outre précédée d'une petite cour très-propre abondamment pourvue de berceaux; de chaque côté du chemin pavé qui conduisait de la grille à la porte d'entrée, étaient plantées des fleurs d'été au doux parfum. Un grillage séparait cet enclos de la cour de la cuisine, de manière à cacher tout objet désagréable. De grands arbres l'entouraient et servaient à la fois à donner, par leur ombre épaisse, plus de mystère encore à cette demeure, et à opposer une fraîcheur délicieuse au brûlant soleil de midi.

Le jeune homme examina l'endroit pendant quelque temps, sortit et se dirigea vers le presbytère.

(La suite au prochain numéro.)

—:—

CONDUITE A TENIR DANS LES CHARS.

Règles pour les hommes.

1o. Asseyez-vous de côté. De cette manière vous prendrez plus de place, et vous aurez l'avantage de pouvoir vous adosser à la personne assise à l'un de vos côtés, et à incommoder de vos genoux celui qui se trouve de l'autre côté.

2o. Croisez-vous les jambes, ce qui vous donnera la chance de faire trébucher les personnes qui passent devant vous et de vous nettoyer la chaussure aux jupes des dames qui sortiront ou entreront.

3o. En vous croisant les jambes ne laissez pas échapper l'occasion précieuse de donner, sans avoir l'air, un coup de pied à celui qui est assis en face de vous.

4o. En hiver il est de bon goût de se couler sur ses voisins la neige qui s'est amoncelée sur votre chapeau et vos épaules. S'il pleut et que votre parapluie soit trempé, faites-le égoutter le long des jambes de votre voisin, cette attention lui sera agréable, et vous lui aurez procuré un bain de pied gratis.

5o. Il est aussi de très bon genre d'entonner à pleine voix une chanson populaire, "Dixie's land" par exemple. L'auditoire sera enchanté et fera chorus.

6o. Pour vous donner de la considération, parlez rudement au conducteur, à propos de n'importe quoi, il ne se fâchera pas, son règlement le lui défend, et vous aurez acquis une certaine réputation de bravoure.

Pour les Dames au prochain numéro.

VARIÉTÉS.

—Depuis quelques semaines les campagnards s'abattaient impitoyablement sur Montréal.

Un jeune marchand nouvellement établi dans cette ville, voit tomber chez lui, il y a une quinzaine de jours trois de ses compatriotes; le mari, la femme et la belle-mère; c'étaient la première fois qu'ils visitaient la ville.

—Nous sommes arrivés de ce matin, et nous venons sans façon vous demander à dîner.

Le lendemain nouvelle visite.

—Mon cher ami conduisez-nous donc à la montagne.

Le *ciérone* malgré lui fait la grimace, mais il envoie chercher une voiture.

Le surlendemain troisième invasion de nos voyageurs.

—Vous seriez bien aimable de conduire ma femme au théâtre elle n'a jamais vu ça.

—Le marchand les emmène tous au théâtre et indépendamment de l'ennui que lui causent les dépenses imprévues qu'il fait pour ses amis, il a celui d'être obligé de leur traduire la pièce, car ils ne comprennent pas un mot d'anglais, et celui plus mortifiant d'être le point de mire de la salle entière qui se réjouit des exclamations saugronnies de nos campagnards.

Le surlendemain, il fallut les conduire à l'île Ste. Hélène.

Ces assauts durèrent une dizaine de jours, jusqu'au moment du départ où ils vinrent toujours *sans façon*, prendre leur quinzième repas avec leur cher compatriote.

A peine de retour dans leur village, les campagnards vont voir le père du jeune marchand.

—Eh bien! leur demande-t-il, êtes-vous contents de mon fils?

—Oui, oui, mais entre nous, c'est un garçon qui ne fera pas fortune, il dépense trop d'argent.

\* \* \*

Des Barreaux, entendant un grand tonnerre un vendredi, pendant qu'il mangeait une omelette au lard, se leva de table et jeta l'omelette par la fenêtre, disant: "Voilà bien du bruit pour une omelette."

\* \* \*

Craignant d'être plaisanté comme le sont d'ordinaire les chasseurs dont la gibecière est vide, un mari acheta au marché un canard magnifique mais un peu trop faisandé.

"Mon ami, lui dit sa femme en flairant la bête, voilà un canard que tu as bien fait de tuer aujourd'hui: il était temps."

\* \* \*

ENTRE HUISSIERS.

Premier huissier.—Tu a donc été ce matin saisir ton particulier de Batisseau?

Deuxième huissier.—Oui, mais faut voir comme ils m'ont reçu!

—Bien reçu?

—On a voulu me faire manger.

—Tu as de la chance, toi.

—Merci!...ils ont lâché leurs chiens qui, bien sûr, avaient le mot pour me dévorer.

Deux voisins plaident depuis longtemps au sujet d'un petit ruisseau que tous deux réclamaient. Le juge fatigué dit aux plaideurs:

Pourquoi tant de bruit au sujet d'un peu d'eau, cela me paraît bien inutile.

—La cour, dit l'un des avocats, comprendra que la question d'eau est plus importante qu'elle ne pense, lorsqu'elle saura que les deux plaideurs sont deux vendeurs de lait.

EXPLICATIONS.

Le mot de l'énigme du numéro 2 est *Émigrant*.

Pour le Rébus No. 2 l'explication est:

Chiffre correctement tracé = 1 bien fait.

Eau qui tombe gelée = Neige.

Première lettre de l'Alphabet = A.

Cinquième mois de l'année } = Mai perdu.  
qu'on ne retrouve plus }

UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU.

—:—

ÉNIGME.

Soit chez gros Jean, soit chez le gouverneur, soit en ville, soit en campagne, [neur, J'ai même sort partout.

Corps décharné sur quatre pattes,

J'ai queue et jambes assez plates,

Encore tout jeune on me dit gris,

Gris sans barbe, sans chevelure,

C'est une erreur de la nature.

Noirci, difforme, estropié,

Au feu, pour un goût, un caprice,

On me condamne sans pitié.

Est-on content de mon service?

Je suis pendu, partant payé.

Du sort, lecteur, voici l'injustice.

RÉBUS NON ILLUSTRÉ.

Article du genre masculin coupe avec une lame dentelée l'appendice d'un vase quelconque et se jette dans les bras de Morphée.

(L'explication au prochain numéro.)



AVIS aux jeunes gens qui seraient disposés à solliciter des abonnements pour notre journal—Nous enverrons dix numéros pendant six mois (adressés séparément aux personnes qui souscriront) sur la réception de \$4.25, et dix numéros, pendant un an, pour 8.50.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont., par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an..... \$1.00  
Six mois..... 0.50  
Un numéro..... 0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,  
170½ rue Sparks, Ottawa

## Une Chanteuse des Rues.

**M**ON premier aveu m'échappa en quelque sorte par inadvertance. Un dimanche soir, mon père et ma mère jouaient aux cartes, j'étais assis à côté de mon père; Louise me faisait vis-à-vis; Jacquot feuilletait un volume tout près de nous. D'aventure, le petit pied de Louise heurta le mien sous la table. Je ressentis une commotion qui me causa tant d'aise que je voulus la renouveler à l'instant même. Affectant de m'intéresser vivement au jeu de mon père, et respirant à peine, je marchai, dans l'ombre, avec une lenteur de tortue, à la rencontre du plus mignon pied qui fût au monde. A mon contact, il se replia sur lui-même comme l'escargot, au toucher, fait ses cornes. Je ne me décourageai pas. Après quelques minutes de ce colimaillard, je saisis enfin la sensitive pantoufle et la tins longtemps embrassée avec passion. Une sorte de magnétisme envahit tout mon être et me combla d'un bonheur indicible. Durant ce temps, la jeune fille et moi évitions avec grand soin de nous regarder et paraissions totalement étrangers l'un à l'autre. Que cette soirée, où je fus loué de ma sagesse, me parut courte, et que j'eus de mal à m'endormir! Toute la nuit je rêvai de Louise, et, en m'éveillant, ma première pensée fut pour elle. Actuellement, le *tu* dans sa bouche produisait sur moi l'effet d'une ineffable caresse. J'eus bientôt, de mon côté, ressaisi le privilège d'user, en lui parlant, de la magique syllabe. Je ne sais pas ce que je n'eusse pas fait pour étouffer en elle le souvenir de ma ridicule fierté. Je ne pouvais plus me rassasier de la voir et de l'entendre; j'épiais, avec une ruse de sauvage, les occasions de me trouver seul avec elle.

« Mais je dois me hâter de dire que sa conduite fut précisément l'inverse de la mienne. A mon cruel désappointement, elle devint chaque jour plus réservée, et discontinua peu à peu de me dire *tu*. J'en fus horriblement affligé. En fait de badinage entre nous, elle était d'une intolérance outrée. A peine faisais-je mine de la provoquer et de la lutiner, quelle me signifiait d'un petit air fâché d'aller jouer avec mes égaux. Je ne puis pas vous dire combien je souffrais. Mon imagination, en grossissant mes torts, ajoutait à mon supplice. J'eusse donné la moitié de ma vie pour reconquérir ses bonnes grâces. Cependant, sa froideur augmentait; elle usait maintenant du *vous* respectueux avec une impitoyable fermeté. Les assidui-

tés mieux accueillies de mon cousin achevaient de m'exaspérer. On eût dit qu'elle prit plaisir à irriter ma jalousie, et voulut m'infliger la peine du talion. Elle causait volontiers avec Jacquot, et affectait au contraire de m'éviter comme je faisais jadis avec elle. Je ne pouvais plus vivre ainsi.

« Je réussis à la surprendre seule, un matin, à la cuisine. Elle avait les cheveux en désordre, le bonnet et le fichu de travers, la jupe retroussée par un coin, ses pieds se perdaient dans des sabots grands à la contenir tout entière, les cordons d'un tablier bleu ceignaient sa taille; ses bras étaient nus jusqu'aux coudes. Accoutrée ainsi, elle se tenait près de l'évier et savonnait des dentelles. Je m'approchai sur la pointe du pied; je passai doucement la tête par-dessus son épaule, puis, je balbutiai d'une voix à peine intelligible, tant le cœur me battait fort. « Louise! » Sans étonnement, comme si elle m'eût sentit venir, mais aussi sans me regarder: « Qu'est-ce que vous me voulez? » me dit-elle d'une voix non moins mal assurée. « Pourquoi ne me tutoies-tu plus? » continuai-je. — « Parce que ça vous fait de la peine, » répliqua-t-elle. — « A cette heure, repris-je, je veux que tu me tutoies. — Et moi, je ne veux pas, dit-elle. — Pourquoi? — Parce que... — Tu ne m'aimes donc pas? — Non. » Quel non! Je m'hardis jusqu'à poser mes lèvres sur son cou; puis, je me sauvai.

« A ne point mentir, je ne sais pas si mon inclination eût longtemps encore conservé ce caractère d'innocence. Vu à travers cette aventure, l'avenir n'offrait d'ailleurs que des perspectives fâcheuses. Quoi qu'il arrivât, je ne pouvais que troubler profondément l'existence de Louise, en supposant même que, chez la pauvre fille, la raison restât maîtresse du sentiment. Mais mon honorée mère était une femme d'une perspicacité notable. Je crois bien, au reste, que Jacquot lui avait déjà donné l'éveil. Toujours est-il qu'elle s'aperçut du danger que courait sa pupille et qu'elle y mit ordre sur-le-champ. Avant que j'eusse eu le temps de me reconnaître, dans les quarante-huit heures, j'étais interné dans un collège de Paris. »

## II.

Philippe et son ami marchaient depuis une heure sans songer à la fatigue. En ce moment, le soleil les éclairait d'aplomb et chauffait l'atmosphère au degré de l'étuve. A un détour du chemin, une jolie guinguette offrit tout à coup à leurs yeux l'abri de ses tonnelles en houblon. Ils s'assirent sous la plus ombreuse devant un pot et des verres. Philippe bourra

sa pipe en bois et en approcha la flamme.

« Cinq ou six ans plus tard, reprit-il après s'être désaltéré, mon père se retira du commerce et vint, avec ma mère, s'établir ici près de moi. Louise fit naturellement partie de l'émigration. N'ayons garde d'omettre que mon cousin les y avait devancés pour entrer chez un droguiste. Il en résultait que fréquemment nous nous retrouvions tous autour d'une même table comme autrefois en province. Mais combien, les uns et les autres, le temps nous avait déjà modifiés! Les grâces, chez Louise, lesquelles n'étaient jadis pour ainsi dire qu'en bourgeons, s'épanouissaient actuellement en belles fleurs qui l'enveloppaient de charmes irrésistibles. Pendant que Jacques, devenu un grand et robuste garçon, aspirait, du consentement maternel, ouvertement à l'épouser, je sentais renaitre en moi mes vieilles prétentions sur elle, avec l'émotion juvénile en moins. Je l'avoue à ma honte, une pensée de séduction vulgaire m'animait; je ne méditais rien moins que de l'emmener vivre avec moi au quartier latin. A l'exemple de beaucoup d'hommes, plus vicieux par fanfaronnade que foncièrement vicieux, j'eusse été heureux de faire pièce à mon cousin en lui enlevant une femme qui pouvait devenir sienne, et fier de montrer à mes amis une maîtresse si belle et si décente. En attendant, parce que je craignais que la perspective d'un mariage ne fît pencher, dans l'âme de Louise, la balance en faveur de Jacques, je ne me faisais pas faute de le mortifier et de le ridiculiser devant elle toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Dans le nombre des plaisanteries que je renouvelais sans cesse, il en était une qui manquait rarement son effet. Du ton le plus sérieux: « Bonjour, Jacquot, » lui disais-je chaque dimanche matin en l'apercevant, « as-tu déjeuné? » Dans leur argot, les rapins appellent cela une *scie*. Jacques ne pouvait pas s'y habituer. Il se tenait à quatre pour ne pas se fâcher; sur son visage assez pâle, le sang se portait de préférence à son nez en bec d'oiseau comme à la crête d'un dindon en colère, et lui donnait un air vingt fois plus grotesque. Avec un peu plus de pénétration, je me serais épargné le souci d'en avoir peur. Louise ne l'avait jamais aimé; mais depuis qu'il l'entretenait de mariage, qu'il lui parlait de ses travaux, qu'il lui confiait ses espérances, elle en était venue presque à le haïr.

(La suite au prochain numéro.)

Mieux vaut battre un entrochat, qu'un chat qui entre